

## Douzième dimanche du Temps ordinaire

*Lectures : Za 12, 10-11a 13, 1 ; Ga 3, 26-29 ; Lc 9, 18-24*

Ce qui est curieux, chers frères et sœurs, quand on apprend une langue étrangère, c'est que ce qui rentre en premier et qu'on finit toujours par retenir, ce sont les gros mots. Eh bien, aujourd'hui, je vous propose d'enrichir votre vocabulaire, car je vais prêcher sur un gros mot ! En espérant que vous le retiendrez aussi facilement que les autres. Je voudrais vous parler ce matin de la componction. Loin d'être une insulte, c'est un de ces termes que nous a légués la tradition chrétienne pour caractériser une des attitudes spirituelles les plus nécessaires à l'épanouissement de la grâce de notre baptême.

Pourquoi parler de la componction ce matin ? Parce que l'émouvante prophétie de Zacharie que nous avons entendue dans la première lecture en donne une illustration parfaite : « Je répandrai sur la maison de David et sur les habitants de Jérusalem un esprit de grâce et de supplication. Ils regarderont vers moi. Celui qu'ils ont transpercé, ils feront une lamentation sur lui, comme on se lamente sur un fils unique ; ils pleureront sur lui amèrement, comme on pleure sur un premier-né. Ce jour-là, il y aura grande lamentation dans Jérusalem. Ce jour-là, il y aura une source qui jaillira pour la maison de David et pour les habitants de Jérusalem : elle les lavera de leur péché et de leur souillure. » (Za. 12, 10-11a ; 13, 1).

La componction, c'est d'abord un don de Dieu : « Je répandrai [...] un esprit de grâce et de supplication. » C'est Dieu qui parle par la bouche du prophète. Un don qui réoriente notre regard : « Ils regarderont vers moi. » Un don qui nous arrache à l'autoréférentialité, pour reprendre un terme cher au pape François, d'heureuse mémoire ; un don qui justement nous fait changer de référentiel. On passe d'un référentiel humain : évaluer les choses, nous évaluer à l'aune des valeurs de ce monde ; à un référentiel divin : *omnia [...] sub ratione Dei*, dirait saint Thomas d'Aquin<sup>1</sup> (I<sup>a</sup>, q. 1, a. 7, c.) : considérer *toutes choses* et nous même avec la *raison de Dieu*, avec le prisme de Dieu, sous le regard de Dieu. Et immanquablement ce changement de regard provoque une piqûre – c'est le sens du terme *compunctio* en latin –, une brûlure, une douleur. Celle qui nous jette à la figure nos faiblesses, nos misères, nos péchés, particulièrement lorsque nous levons les yeux vers le Crucifié, celui que nous avons transpercé, vers le Fils unique de Dieu mis en croix pour racheter nos fautes et pour effacer nos iniquités.

Alors, comment ne pas pleurer ? « Ils pleureront sur lui amèrement, comme on pleure sur un premier-né. » Pleurer sur lui, innocent mis à mort pour les coupables ; pleurer sur nous, trop souvent oublieux de l'amour qui nous a choisis, et

---

<sup>1</sup> SAINT THOMAS D'AQUIN, *Somme de théologie*, première Partie, question 1, corps de l'article 7.

désinvoltés envers la grâce de Dieu et les nécessités de notre prochain. Mais qui veut encore pleurer aujourd'hui ? Les anciens étaient moins durs que nous. Dans sa *Règle*, saint Benoît, lui, tient en haute estime la prière avec larmes, la prière du cœur habité, rempli par la componction. Chers frères et sœurs, soyons clairs. Il n'est pas question ici d'un dolorisme plus ou moins mièvre, voire morbide. On ne saurait s'arrêter à cette « grande lamentation » qui remplit Jérusalem. Car, poursuit la prophétie, « ce jour-là, il y aura une source qui jaillira ». Des larmes du corps, mais surtout des larmes du cœur – touché, bouleversé et retourné par la contemplation du Crucifié – naît une source vive et fraîche, une source qui apaise la brûlure du cœur et le purifie de l'amertume et de l'acidité du mal. « Vous allez pleurer et vous lamenter, dit Jésus, [...] mais votre tristesse se changera en joie » (Jn. 16, 20).

Il n'y a pas d'un côté la tristesse et de l'autre la joie. C'est la même chose, c'est la même réalité de la vie qui se transforme par l'effet de la componction. Elle est le point où se rencontrent la douleur du péché et la joie du salut. Elle est le lieu où se réalise la béatitude des affligés : « Heureux ceux qui pleurent, car ils seront consolés » (Mt. 5, 4 et Lc. 6, 21b). Elle est la pierre philosophale qui change le plomb de l'amertume en l'or de la charité. Dans la componction, les larmes deviennent une source qui purifie ; dans la componction, la supplication se transforme en louange. C'est elle qui nous donne de pouvoir perdre notre vie pour la gagner en Dieu, comme nous y invite le Seigneur dans l'Évangile (Lc. 9, 24), et c'est elle encore qui nous fait embrasser la croix, étreindre notre croix, non pas comme je ne sais quel instrument de torture et d'humiliation, mais comme le flambeau céleste et l'étendard du salut de ceux qui suivent le Seigneur. Amen.